

SYLVAIN JOUTY

Alpinistes extraordinaires

HOËBEKE

© 2009 Éditions Hoëbeke, Paris

ISBN : 9782-84230-345-7

Dépôt légal : mai 2009

Imprimé en France

Préface

Le titre de cet ouvrage appelle une explication : les alpinistes ne sont-ils pas tous, par définition, des gens extraordinaires ? Sans doute, si l'on considère qu'il faut que *quelque chose se passe* pour que l'on consacre sa vie – au risque de la perdre – à gravir des montagnes.

Cependant, la plupart des alpinistes ne sont extraordinaires que par l'extraordinaire passion qui les pousse vers les cimes, reléguant au second plan tout souci de carrière ou de famille. Ils y mettent une pugnacité, un talent, un courage admirables, mais qui ne diffèrent guère au fond de ceux de n'importe quel « gagnant ». Pour le dire un peu durement, avec les mots de Vladimir Jankélévitch, ils « tiennent bazar d'aventure et affrontent des risques comme l'épicier vend sa moutarde ».

Mais d'autres, plus rares, sont différents. Comme si la passion de la montagne leur brûlait les doigts. Comme s'il ne s'agissait pas d'y réussir, mais de s'y perdre. Comme si la montagne n'avait pas fait irruption dans leur vie pour révéler leur force, mais leur faille. Ou

Alpinistes extraordinaires

encore, comme si elle les transformait ou les magnifiait... Ce sont ceux-là qui m'ont intéressé.

La montagne, lieu de l'excès, attire les personnalités excessives ; lieu de la liberté totale, elle séduit les marginaux ; lieu de la diversité et des contrastes, elle captive les personnalités contradictoires. Le plus souvent, cela mène à l'échec et à l'oubli. Dans de rares cas, cela produit ce qu'on appelle un destin.

C'est ce mystère d'une vocation qui est aussi une perte qu'il s'agit ici d'explorer à travers quelques-uns de ces destins singuliers. Même si certains sont célèbres, il ne s'agit donc pas des plus grands ni des plus remarquables alpinistes de l'histoire. Certains sont des ratés, des marginaux et des déviants, dans la montagne ou dans la vie ; d'autres sont proches de la folie ; d'autres encore ont poussé la passion de la montagne dans des voies inattendues. D'autres enfin, comme Whymper ou Tilman, ont voulu aller au rebours de l'histoire, comme pour arrêter un progrès qui signifie aussi l'épuisement de la montagne. Tous, en tout cas, ont connu une vie hors norme et un destin singulier, qu'il soit tragique ou apparemment heureux. Tous ont fait un « usage » de la montagne qui leur est particulier. Tous ont pratiqué la montagne de manière excentrique, hors des canons et des normes que l'alpinisme, comme toute activité sportive ou culturelle (l'alpinisme est les deux à la fois), a progressivement mis en place. Tous sont, au sens propre, *extraordinaires*.

Marc Théodore Bourrit

Le raté qui a réussi

Il n'est vraiment pas certain que Marc Théodore Bourrit ait été un bon alpiniste, si tant est que ce terme ait eu un sens à la fin du siècle des Lumières, alors que ceux qui fréquentaient les « neiges éternelles » n'étaient guère plus d'une dizaine. En revanche, c'était à coup sûr un remarquable chanteur : en 1755, alors qu'il n'avait que seize ans, on proposa à ses parents, en échange d'une pension conséquente, de l'engager comme chantre pour la Musique du Roi à Versailles. Chanter devant Louis XV, voilà qui n'est tout de même pas rien pour un « natif » de Genève, non-citoyen de condition modeste ! Cela représentait en tout cas l'assurance d'une vie confortable, et peut-être l'amorce d'une carrière prestigieuse. Ses parents hésitent cependant, et finissent par refuser cette offre alléchante. C'est qu'ils sont protestants, d'origine cévenole ; Antoine Bourrit, cardeur de soie, originaire de Saint-Étienne-Vallée-Française, a quitté ses montagnes après la révocation de l'édit de Nantes, et a été admis comme « habitant » de la ville de Calvin en 1705. Son petit-fils ne

va tout de même pas célébrer quotidiennement la messe catholique pour un roi dont l'arrière-grand-père a forcé son aïeul à l'exil ! Pourtant les Bourrit ne sont pas riches, loin de là ; Pierre Bourrit, le père, gagne sa vie comme copiste et maître d'arithmétique.

À peine cette carrière de chanteur avortée, le jeune homme en choisit une autre, abandonnant ses études pour suivre les leçons du peintre sur émail Jacques Saint-Ours, lui aussi d'origine huguenote ; le genre, d'introduction récente, est d'autant plus prisé qu'il est devenu une spécialité genevoise. On pense qu'il y montra un certain talent, mais on ne sait s'il y réussit ; et si Bourrit a fini par se faire connaître dans toute l'Europe, ce n'est pas du tout par son chant, un peu par ses tableaux, et beaucoup par ses livres, eux-mêmes en grande partie consacrés à vanter ses très relatifs exploits alpins. L'étrange, dans son destin, est donc que sa renommée lui est venue exactement au rebours de ses dons ; chanteur remarquable, peintre moyen, piètre écrivain, montagnard lamentable, c'est pourtant par ses ascensions ratées, ses écrits médiocres et ses gravures tout juste passables qu'il a, de son vivant, fini par acquérir une célébrité quasi universelle : jusque vers la moitié du XIX^e siècle, Bourrit est l'un des noms les plus cités dès qu'il s'agit de montagne, une autorité que convoquent Goethe ou Chateaubriand comme les plus grands savants. Ajoutons que l'homme était doté d'une vanité exaspérante, d'un enthousiasme pour lequel le mot « excessif » serait un euphémisme, d'une faconde insupportable et d'une propension malade à l'exagération qui en font un parfait modèle de Tartarin (encore Tartarin est-il plus sympathique). Pourquoi, alors, lui consacrer ces lignes ? En sa renommée universelle tient en partie la

réponse : Bourrit a su, plus que tout autre à son époque, faire aimer la haute montagne, et l'a fait découvrir à l'Europe entière. Et, plus important encore, il a été le premier à montrer envers les hauts sommets un amour aussi inconditionnel que *gratuit*.

Rien ne destinait donc Marc Théodore Bourrit à devenir l'« historiographe des Alpes » ou « l'infatigable Bourrit » auquel chacun se référera bien après sa mort. Il est né le 6 août 1739 à Genève, mais, simple « natif », c'est-à-dire descendant d'« habitants », étrangers installés dans la ville, il n'a aucun des privilèges des citoyens. Il est donc assez logique qu'il ait cherché la réussite en dehors d'une cité qui lui refuse à peu près tous les droits civiques. Début de son ascension sociale avant celle des montagnes, il réussit en 1761 à épouser une citoyenne, Anne-Françoise-Frédérique Dentand ; il en aura deux fils, qui deviendront pasteurs, et une fille, qui sera peintre. C'est aussi l'année de son mariage qu'a lieu, selon lui, une révélation décisive.

Entraîné par des amis, Bourrit monte, un jour d'été, aux modestes Voirons (1 480 m), collines boisées d'où la vue se déploie sur la Savoie. Le spectacle est nouveau pour lui et il se sent « comme hors de lui-même en découvrant la magnifique chaîne des Alpes ». Par-delà la vallée de l'Arve, les alpages verdoyants et les crêtes calcaires, les sommets du massif du Mont-Blanc, illuminés par la neige, se dressent dans toute leur splendeur. Sur la droite, un cône triangulaire régulier domine nettement les autres pointes : c'est le mont Blanc lui-même. Certes, on aperçoit ces pics enneigés depuis Genève : une œuvre de Konrad Witz, *La Pêche miraculeuse* (1444), le premier tableau de paysage de l'histoire de l'art, les représente déjà. Mais ce n'est, des bords du lac, qu'un horizon

confus. Du sommet des Voirons, le massif resplendissant s'impose à la vue et le mont Blanc lui-même domine de très loin toutes les montagnes visibles.

Et pourtant, ces sommets si proches – 60 kilomètres à vol d'oiseau et trois jours de voyage, ce qui n'est rien alors – sont très mal connus des Genevois, ne serait-ce que parce qu'ils sont situés dans un pays étranger, la Savoie, et en dehors de toute route fréquentée menant à un col transalpin. Cela ne fait que vingt ans exactement que des « explorateurs » anglais en ont révélé les curiosités, ces « glaciers » dont on comprend mal la présence et qui descendent alors jusqu'à une demi-heure du village de Chamonix. Le voyage avait été remarqué : aussi curieux que cela puisse paraître, nul ne soupçonnait que se trouvaient, à portée de la cité de Calvin, des « montagnes de glace » si spectaculaires, alors que celles du haut pays bernois étaient déjà l'objet d'un intérêt certain. La chose avait frappé les esprits, des relations manuscrites, puis imprimées, avaient circulé, mais rares étaient ceux qui avaient jugé bon d'aller y voir par eux-mêmes : le tourisme alpin n'était pas né, et pour cause, Bourrit en est le père.

Seule la science s'intéresse alors aux montagnes et à l'altitude. Dans le cadre de ses « recherches sur les modifications de l'atmosphère » (titre d'un de ses livres), Jean-André Deluc, ami de Rousseau et de Newton, s'était rendu à Chamonix dès 1754, avait soigneusement nivelé le Salève, et surtout cherché à gravir un sommet élevé. En 1760, le naturaliste Horace-Bénédict de Saussure, noble genevois, était à son tour venu à Chamonix. Pourtant en 1776, le notaire curial de Chamonix, Joseph Paccard, note encore dans un rapport officiel : « Il n'y a rien de remarquable dans la vallée » !

Mais l'esprit du temps est en train de changer. 1761, c'est aussi l'année où paraît *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, un livre qui a plus fait que tout autre pour transformer le sentiment de la nature. Sa fameuse « lettre sur le Valais » décrit bien l'exaltation produite par la haute montagne : « Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. [...] Le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où on est. » Rousseau n'a guère dépassé la hauteur des forêts et n'a jamais mis le pied sur un glacier, mais peu importe : le succès de son ouvrage modifie le regard sur la montagne et Bourrit, « hors de lui-même » aux Voirons, semble déjà copier Rousseau, qu'il a certainement lu puisque tout le monde l'a fait...

Visuellement, le sujet est encore plus inédit. Bourrit a-t-il le flair de « sentir » que la haute montagne va devenir à la mode ? C'est très nettement après *La Nouvelle Héloïse* que le tourisme chamoniard commence à décoller, mais cela se fait très progressivement et, si Bourrit a compris qu'il y aurait là un « marché » à conquérir, ce ne saurait être que peu à peu. Ce n'est d'ailleurs que cinq ans plus tard, en 1766, qu'il se rend pour la première fois à Chamonix... Par la suite ses voyages estivaux seront réguliers et ne cesseront que lorsque l'âge les lui interdira. En 1768, la place de chantre de la cathédrale Saint-Pierre de Genève devient vacante ; elle lui est attribuée : il est le seul candidat ! Mais il montrera de moins en moins d'assiduité à cette charge, trop occupé de ses chères montagnes... Car en même temps il invente, progressivement,

son vrai métier, radicalement neuf : il va *décrire* les glaciers, par le texte comme par l'image, s'en faire le propagandiste fervent et inconditionnel, et être le cicérone de tous les visiteurs de qualité. Le verbe, la plume et le pinceau, sans oublier les gesticulations : Bourrit est, avant la lettre, un auteur multimédia.

C'est de Genève que l'on part pour visiter les glaciers ; dès 1773, Bourrit y propose ses services comme guide et accompagnateur. Et si l'on ne peut guère aisément dater ses premières peintures, c'est en tout cas cette année-là que paraît à Genève sa *Description des glaciers, glaciers et amas de glace du duché de Savoie*, illustrée par ses propres planches gravées. En fait, Bourrit est furieux de s'être fait « doubler » par un *Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie* publié par « M. B. », autrement dit son compatriote, le pasteur André-César Bordier, qui entretient par ces initiales la confusion sur le véritable auteur, Bourrit ayant annoncé auparavant la sortie de son propre ouvrage... Il se dépêche de publier celui-ci, bien que les planches, dont le texte ne devait être que le commentaire, ne soient pas toutes achevées. Malgré cet aléa, l'ouvrage de Bourrit va connaître le succès ; il est très vite traduit en anglais et en allemand. Bourrit décrit ce qu'il faut voir, indique les étapes et donne, même si c'est avec grandiloquence, des raisons de penser que l'on n'a pas perdu son temps en allant examiner les « glaciers ». En outre, et c'est un avantage sur son concurrent, il sait représenter par l'image ce spectacle qu'on qualifiera encore longtemps d'« indescriptible », oxymore qui demeurera une constante de la littérature de montagne.

Fort de cette réussite, Bourrit décide de continuer. Mais à l'époque, pour un plébéien le succès est conditionné par l'appui des puissants. À l'occasion de la paru-

tion de son second ouvrage, la *Description des Alpes Pennines et Rhétiennes*, il entre en contact avec Buffon, à qui il a l'heur de plaire. Cela n'a rien d'étonnant : le savant de Montbard élabore depuis son cabinet sa *Théorie de la Terre*. C'est l'exact contraire du Genevois Saussure, toujours par monts et par vaux... Pour Buffon, Saussure est avant tout un rival ; Bourrit, qui n'a rien d'un scientifique, n'en est pas un. C'est ainsi que, grâce aux bons offices de Buffon, en 1780, Bourrit est présenté à Louis XVI (devant qui il aurait pu chanter !) et qu'il expose deux tableaux « d'un genre nouveau, au pinceau sur papier, d'un faire libre à grands effets » au Salon des correspondants de Paris, *La Vallée de glace de Chamonuy* et *L'Amas de glace de l'Arveyron*, ainsi qu'un dessin, *Un grand réservoir d'eau découvert par l'artiste au milieu des Alpes*. Le roi lui achète un tableau et promet à « l'artiste » une pension de six cents livres l'an, en échange de la livraison annuelle de deux peintures. Désormais, Bourrit signera toujours « pensionnaire du Roi ». Plus tard un autre savant et un autre souverain, respectivement Spallanzani et le roi de Prusse Frédéric II, le baptiseront « historiographe des Alpes », autre titre pompeux qu'il ne manquera plus de joindre à sa signature. Jusqu'à la fin de sa vie, l'« historiographe » ne cessera de solliciter appuis, visites et reconnaissance auprès de tous les grands, quitte à user de subterfuges plus ou moins habiles ; ainsi, lorsque le prince Henri de Prusse visite Genève, il loue une salle juste en face de la bibliothèque publique, afin que ses œuvres tombent sous ses yeux...

Reste que l'immense succès de ses ouvrages a d'autres raisons que ces manœuvres. Non seulement tout le monde le lit, mais l'élite du temps le consulte, lui écrit,

va le voir et le cite comme une autorité. Alors que le voyage à Chamonix est en passe de devenir un « must », son nom est célèbre dans toute l'Europe, de Madrid à Saint-Pétersbourg. Il est reçu par le roi de Piémont-Sardaigne, Victor-Amédée, qui lui offre une récompense. « M. Bourrit, écrit-il, m'a fait plus grand seigneur que je n'étais, car il m'a fait connaître la plus pittoresque de mes provinces » : le Faucigny, dépourvu de cols fréquentés comme la Maurienne et la Tarentaise, est encore en effet fort peu connu.

Pourtant ce succès a aujourd'hui de quoi étonner. On peine à lire ces ouvrages au style boursouflé, au vocabulaire stéréotypé, aux périodes mal rythmées. Leurs exclamations exaltées fatiguent tandis que leurs exagérations continuelles leur ôtent toute crédibilité. Bourrit souffre d'un verbe à la fois plat et ridiculement emphatique ; il se décrit grim pant « comme un vermisseau attaché à une plante hérissée » ; les Alpes sont « les boursouflures de la planète », et, lorsqu'il dépeint les montagnes, ce ne sont que « les murs d'une citadelle revêtue de fortes tours » ou « une galerie ornée de diverses statues rangées avec une sorte de symétrie », des comparaisons architecturales froides et sans vie. La *Correspondance littéraire* de Grimm et Diderot s'en moque à mots couverts : « Pour donner une idée de l'espèce de talent que M. B... peut avoir pour les peintures du genre gracieux, nous n'en citerons qu'un échantillon, et nos lecteurs trouveront sans doute que c'est bien assez. » Encore Bourrit est-il « corrigé » par son éditeur, Jean-Pierre Béranger, qui retranche de son texte les passages les plus mauvais...

L'autre intérêt de ses ouvrages tient à ses gravures, mais celles-ci sont aujourd'hui tout aussi décevantes. Saussure a beau les trouver d'une exactitude « mathé-

matique », on a du mal à y retrouver les sommets bien connus, et leur qualité esthétique demeure médiocre, surtout si on la compare à celle d'autres peintres de l'époque, Caspar Wolf, Jean-Antoine Linck ou John Robert Cozens.

Surtout, Bourrit montre une irrépressible propension à l'exagération, sinon à l'affabulation. Ainsi son « imagination volcanique », comme le dit un témoin, lui fera voir « distinctement » la Méditerranée des flancs du mont Blanc, d'où personne ne l'a plus aperçue depuis. Il réussit à rendre terrifiante une promenade comme celle qui mène du plan de l'Aiguille au Montanvers, où on se balade avec des enfants. Se risquer entre les crevasses de la mer de Glace devient, avec lui, une expérience où la mort est sans cesse présente. Parfois ses inventions prennent un tour cocasse : imaginant (sans aucune base) qu'Hannibal est passé par le col de la Seigne pour traverser les Alpes avec ses éléphants, il le voit monter sur les glaciers pour admirer la vue ; puis il prétendra qu'on a trouvé des médailles carthaginoises prouvant son passage au Grand-Saint-Bernard. Quant aux « remues » des paysans du val d'Anniviers entre les alpages, les mayens et la basse vallée, elles démontrent simplement que les Anniviards sont les descendants des Huns. En outre Bourrit, qui n'a rien d'un savant, n'hésite pas à inventer des théories fort hasardeuses et plutôt confuses, ce qui n'empêche pas Buffon de le citer comme une autorité quant à la progression des glaciers : Bourrit est alors de ceux qui pensent, comme Rousseau d'ailleurs, que ceux-ci s'accroissent sans cesse.

Mais le terrain est vierge, et le lecteur d'alors n'est pas en mesure de faire la part des choses : ceux qui ont vu le spectacle dont il parle ne sont encore qu'une infime

minorité et, de plus, sont à peine moins mal à l'aise que lui pour le décrire. Et son enthousiasme vient à point nommé, car Bourrit, indubitablement, est l'un des premiers sinon le premier à admirer sincèrement le spectacle de la haute montagne, jusqu'alors tout au plus surprenant, et intéressant surtout pour le naturaliste : plus qu'un environnement qui séduit, c'est une curiosité qui intrigue. Bourrit, lui, montre envers ce spectacle une admiration naïve, enfantine et sincère, et donc sans bornes – même pas celles du raisonnable. Une idée revient constamment sous sa plume, contre toute évidence et contre sa propre expérience : les montagnes délassent, la marche y est moins fatigante, on s'y sent « allégé ».

Si ses livres sont limités par ses piètres qualités d'écrivain, si ses gravures ne donnent encore qu'une faible idée du spectacle qu'elles représentent, tous donnent aussi d'autant plus l'envie d'aller voir ces paysages sans cesse proclamés au-delà des mots et de la peinture. Ce n'est possible qu'à condition d'y avoir un guide, éloquent et jamais en reste d'une anecdote ou d'une explication, comme on en trouve aujourd'hui dans tous les sites touristiques du monde. Près de quarante ans durant, Bourrit sera celui-ci pour Chamonix et le Montenvers.

En 1787, il loue un chalet à Chamonix, derrière l'église, sur les pentes du Brévent, et y demeure tout l'été : c'est le premier résident secondaire de la vallée, et peut-être des Alpes. Chaque saison il y présente ses tableaux, ses gravures et ses livres. On va le voir, on l'invite, on lui demande conseil. Sa faconde fait merveille, quand elle ne lasse pas. Ainsi le peint un voyageur : « Une stature longue et maigre, un teint hâlé, comme celui d'un mulâtre, un œil ardent plein de génie

et de vie, une bouche ornée par un trait de finesse et de bonhomie qui inspire la confiance. » Son morceau de bravoure consiste à décrire le lever du soleil, ou plutôt à « peindre cet astre emboîtant ses rayons dans les ornières des Alpes ». En 1786, le baron François-Auguste de Frénilly, pair de France, y a naturellement droit : « M. Bourrit [...] nous donna au dessert la description d'un lever de soleil. Le docteur Paccard venait juste d'effectuer la première ascension du mont Blanc. Tout le monde était excité, moi compris, et je pense avoir écouté Bourrit durant une demi-heure sans m'endormir. Mais à la fin la fatigue prit le dessus, et je ne sais pas s'il est parvenu à faire se lever le soleil. » Bourrit en fait toujours un peu trop, et les commentaires sont mitigés : son style est jugé « trop exalté », son imagination « luxuriante » est « toujours en effervescence », et puis, « il parle trop de ses Alpes et de lui-même »... Cependant, s'il décrit les glaciers et les aiguilles comme le ferait un bonimenteur de foire, il sait aussi comme celui-ci fasciner un public qui, venu pour admirer, en veut pour son argent. Tous ceux qui ont vu Chamonix sous la pluie, sans pouvoir examiner la mer de Glace, repartent au moins avec ses descriptions enflammées.

Si le temps est beau, au contraire, il mène lui-même les visiteurs de marque au Montenvers, la « grande course » de l'époque. Et là, il fait son show, sans doute de mieux en mieux réglé : il force ses obligés à faire les derniers pas à reculons, pour mieux jouir, en se retournant, de la surprise du spectacle, et les incite même à se pencher la tête entre les jambes pour le regarder à l'envers ! Lui-même se prend au jeu au point de pleurer... Et lorsque la princesse d'Hénin trouve étrange « qu'on l'eût fait monter sur ce sommet pour y verser des larmes », il se félicite

d'en avoir arraché au lieutenant de police de Paris, « à qui l'on aurait cru des entrailles de fer ». Certes, on ne pleure plus beaucoup au Montenvers, mais si l'excursion demeure le « clou » obligé de toute visite à Chamonix, c'est bien à Bourrit qu'on le doit. En 1786, année de la première ascension du mont Blanc, Bourrit ne reçoit pas moins de 466 visiteurs...

Dans la conquête du plus haut sommet des Alpes, Bourrit a joué un rôle paradoxal : bien qu'accumulant lui-même les échecs, il fut sans doute le premier à la croire possible et à l'encourager. Certes, dès son premier voyage en 1760, Saussure avait proposé une récompense à celui qui trouverait une voie d'ascension. Décision raisonnée ? Plus probablement foucade de jeune homme. Saussure n'a que vingt ans et, bien qu'il ait promis de payer les journées de « ceux qui feraient des tentatives infructueuses », il faudra attendre 1775, quinze ans, pour voir la première de celles-ci. Dès l'année suivante, Bourrit prétend en avoir été l'instigateur. Vantardise ? Pas si sûr : Saussure reconnaissait lui-même que Bourrit « mettait encore plus d'intérêt que [lui] à la conquête du mont Blanc ». Certes, dans son premier ouvrage Bourrit déclarait celle-ci impossible, mais il changea vite d'avis et bientôt lancera ce cri du cœur : « L'on est étonné qu'on n'ait pas tout tenté pour cela ! »

En réalité, le but de Saussure est avant tout de faire des expériences le plus haut possible (en 1787 il passera plus de quatre heures au sommet, malgré le froid et avec les difficultés qu'on imagine) ; quant aux guides, ils ont de l'argent à gagner. Bourrit est le seul qu'intéresse vraiment l'ascension elle-même. En cela il fait preuve d'un état d'esprit tout à fait neuf, et à vrai dire pas encore né : celui de la conquête d'un sommet pour sa conquête,

l'envie de mettre le pied là où personne ne l'a encore fait, bref, une pulsion désintéressée qui se déploiera, un siècle plus tard, dans l'alpinisme. C'est peut-être son côté enfantin, sa faculté de prendre ses désirs pour des réalités, sans mesurer justement dangers et difficultés, qui lui permet d'y croire... Et c'est certainement une de ces ironies dont l'histoire est coutumière qui a voulu que le plus authentique précurseur de l'alpinisme, au point de vue du sentiment, se montre en pratique totalement incompétent. C'est là au fond le grand ratage de sa vie.

Entre-temps Jean-André Deluc avait enfin réussi à monter au sommet du Buet, après plusieurs années d'efforts, plusieurs baromètres cassés et un bivouac (le premier connu en haute montagne), et il avait pu, de ce remarquable belvédère, recalculer la hauteur du mont Blanc. Deluc avait fait l'ascension par le versant nord, depuis la vallée du Giffre. Bourrit parvient, après plusieurs tentatives, à le gravir depuis Vallorcine, ce qui est infiniment plus pratique pour y conduire les visiteurs. C'est la seule « première » de sa carrière... De cette victoire il espère « les plus grandes espérances pour l'histoire de la terre et les progrès de la physique ». Rien de moins ! Bourrit y remontera plusieurs fois et y réalisera, en 1776, le premier panorama circulaire de l'histoire, ancêtre de toutes les tables d'orientation.

Il n'est pas impossible qu'avec son enthousiasme coutumier Bourrit ait aussi aiguillonné les guides qui participent à la deuxième tentative vers le mont Blanc, en juillet 1783, atteignant le dôme du Goûter (4 304 m). En septembre, il se lance en personne dans l'aventure, en compagnie de Michel-Gabriel Paccard et de trois guides. Le médecin Paccard, âgé de vingt-six ans, a connu Bourrit à Paris, lors de ses deux années de pratique hospitalière.

Comme Saussure, il rêve de porter son baromètre au sommet : quel succès ce serait pour un petit savant de province !

On s'est beaucoup moqué du baromètre qui paraissait alors indispensable à toute ascension. Mais, alors qu'aucune altitude n'est connue, c'est un accessoire essentiel pour l'exploration des montagnes, et la quantification des données un préalable à toute étude. Comme le dit un autre savant, Besson, « ce ne sera que par la mesure exacte des hauteurs [...] que nous parviendrons à avoir une théorie de la Terre ».

C'est pour cela que même Bourrit n'envisage pas d'ascension sans cet instrument. Après avoir vainement demandé l'aide de Saussure, puis celle d'un autre naturaliste, Henri-Albert Gosse, il s'associe avec Paccard : le docteur en possède un ! Mais, après un bivouac en haut de la montagne de la Côte et alors qu'il faut passer sur le glacier, la tentative avorte en raison du mauvais temps... et de la couardise de Bourrit qui, selon le docteur, « n'a pas osé mettre les pieds sur la glace ». Cela n'empêche pas Bourrit d'écrire que la descente a lieu « au moment où je croyais parvenir [au] but », alors qu'il n'a pas dépassé l'altitude des alpages ! Même le bivouac, *a priori* sans danger, sans doute dans l'abri connu aujourd'hui sous le nom de gîte à Balmat, fut selon lui plein de périls : « Le moindre mouvement que nous eussions fait pendant notre sommeil nous précipitait sur le glacier de Taconnaz », continue-t-il.

Un an plus tard, Bourrit tente à nouveau d'attendre la cime, cette fois par l'aiguille du Goûter. Deux raisons à ce changement : d'une part les guides, en 1783, avaient souffert de la chaleur et de « l'épaisseur de l'air » dans la vallée de glace dominant la montagne de la Côte ; de

l'autre, des chasseurs disent avoir atteint l'aiguille, et que de là seules des pentes de neige aisées menaient au sommet. « Nous voilà en marche, précédés d'un flambeau. Cette façon de gravir les montagnes a ses avantages : on ne voit pas les précipices », écrit-il dans un accès de comique involontaire. Mais le froid le met dans « un commencement de défaillance ». Tandis que les guides continuent, il doit redescendre avec son chien Raton, dont il s'encombre toujours. Sans lui, ses guides dépassent le dôme du Goûter : désormais le sommet du mont Blanc ne paraît plus inaccessible. Voilà qui incite Saussure lui-même à tenter l'ascension ; Bourrit, promu « découvreur » de la route, est convié à se joindre à l'aventure, avec son fils Isaac et toujours le « fidèle Raton » (qu'il fera empailler après sa mort de même que ses successeurs, Louploup et Coco). Il est trop tôt en saison, la neige est épaisse ; c'est un échec. Bourrit a trouvé le moyen de se faire confectionner des bottes à talon, fourrées, fort peu pratiques et qui ne manquent pas de se rompre. Le pauvre historiographe en est réduit à se retenir aux mollets de ses guides, et son fils n'est pas plus à l'aise. Cela n'empêche pas ce dernier de faire ensuite des remontrances à Saussure, dont selon lui la manière de descendre « n'était pas la plus heureuse ». Isaac Bourrit, apparemment aussi vaniteux que son père, se permet d'autres impertinences, se vantant auprès du savant d'être descendu plus « lestement » que lui. Il s'attire une courtoise mais ferme réponse de la part du savant : « Un tant soit peu de jactance n'est pas un grand crime, monsieur, surtout à votre âge... Vous étiez, comme M. votre père, appuyé en avant sur l'épaule d'un guide et retenu en arrière par un autre... Dans aucune langue au monde cette allure-là ne s'appelle une démarche leste. » La

vérité est sans doute dans la version des guides, recueillie sans commentaire par le journal du docteur Paccard : « M. de Saussure s'est fait attacher comme un prisonnier pour redescendre. [...] Jean-Michel Tournier tenait M. Bourrit par le collet. [...] M. Bourrit le fils, presque malade, se tenait à l'habit de Cuidet. » Oui : l'histoire de l'alpinisme serait peut-être légèrement différente si c'était plus souvent les guides qui en écrivaient le détail.

En tout cas Paccard se sait certainement meilleur alpiniste que Bourrit ou que Saussure et c'est lui qui, le 8 août 1786 à 18 h 23, se tient le premier au sommet du mont Blanc avec le cristallier Jacques Balmat...

L'année suivante, Saussure monte à son tour au sommet et, vacciné par l'expérience précédente, ne veut pas de l'encombrant Bourrit ; il ne consent qu'à lui prêter ses guides, une fois son ascension accomplie. Bourrit l'attend donc à la descente, et presse ceux-ci de remonter immédiatement. Naturellement, ils refusent. Le surlendemain, la tentative est avortée par le mauvais temps... Deux jours plus tard, cependant, l'Anglais Mark Beaufoy réussit l'ascension. Tout ce que peut faire Bourrit, c'est de retrouver ses lunettes bleutées, dont la perte a occasionné à Beaufoy une ophtalmie soignée à la graisse de marmotte.

Bourrit crut pouvoir se dédommager de ces échecs par une autre ascension, celle du col du Géant. Une tradition tenace voulait qu'un passage direct entre Chamonix et Courmayeur, le « col Major », ait été pratiqué par le passé, avant que l'avance des glaces ne l'ait fermé. Le roi de Sardaigne avait tenu à s'assurer du fait, qui, s'il était exact, mettait en communication deux de ses provinces, et avait demandé à Bourrit d'enquêter. Là non

plus Bourrit n'eut guère de chance. Les guides Jean-Michel Cachat et Alexis Tournier l'atteignirent les premiers et furent suivis par Charles-François Exchaquet, directeur des mines du Haut-Faucigny et auteur des plans en relief du Mont-Blanc, parti à la recherche de minéraux. Bourrit ne fait que la troisième... Mais il compte bien en tirer tout le « jus » possible, et son récit est à faire peur ; ce n'est que dangers affreux, périls extrêmes et crevasses insondables. Il va jusqu'à dire que « les difficultés du mont Blanc n'approchent pas de celles de cette traversée ». Exchaquet quant à lui n'en a vu aucune ! Incorrigible Bourrit... Et là encore il joue de malchance. L'année suivante, Saussure choisit le col du Géant pour effectuer un séjour de dix-huit jours en altitude, auprès duquel une simple traversée paraît bien pâlotte.

En 1788, Bourrit fait sa dernière tentative au mont Blanc, en compagnie de son second fils, Charles ; sont aussi de la partie l'Anglais William Woodley, futur gouverneur de la Nouvelle Galles-du-Sud, et le Néerlandais Adriaan Gil Camper, fils d'un célèbre anatomiste, qui font leur tour de Suisse, et vingt-deux guides. Une fois de plus le temps n'est guère favorable, ce qui n'empêche pas Bourrit de voir à nouveau la Méditerranée et même d'en « tracer les bords ». Bourrit, son fils et Camper doivent s'arrêter, vaincus par la fatigue, le froid, le mal des montagnes et le mauvais temps, aux Petits Mulets, 122 mètres sous le sommet... Woodley continue avec ses guides, malgré les exhortations de Bourrit qui supporte mal qu'un autre réussisse sans lui. Bourrit, en ce cas, n'a pas tout à fait tort : l'Anglais le payera par des gelures qui l'obligeront à garder les pieds durant treize jours dans l'eau salée. Mais Bourrit sait cultiver les

imprécisions et laisse croire qu'il a réussi l'ascension... Ce que répercutera encore la *Biographie universelle* en 1835.

N'empêche que c'est un échec de plus, et d'autant plus cuisant qu'un autre réussit le même jour... Il pourra se consoler en constatant qu'il n'y aura plus d'ascension avant quatorze ans. Le mont Blanc, décidément, n'intéresse pas encore. Il n'en va pas de même de la mer de Glace : de toutes les excursions de la vallée, c'est celle à ne pas rater. C'est aussi la spécialité de Bourrit...

Celui qui aujourd'hui se rend au Montenvers, confortablement assis dans l'un des wagons du train à crémaillère (inauguré en 1909), aura sans doute du mal à imaginer combien l'ascension pouvait, au XVIII^e siècle, passer pour périlleuse. Si l'on partait à dos de mulet, il fallait mettre pied à terre à plusieurs endroits, ceux évidemment où le vide était le plus impressionnant. Et puis, une fois sur place, seul un inconfortable abri de berger, simple mur de pierres sèches sous un bloc en surplomb, pouvait abriter le voyageur en cas d'orage ou de mauvais temps. En 1779, un certain Charles Blair donna quatre guinées pour faire construire une cabane, rapidement trop exiguë, et que, par dérision, on appelait le Château ou l'Hôpital de Blair. Puis, en 1793, Charles de Sémonville, ambassadeur de la France révolutionnaire en Turquie, pris par l'orage au Montenvers, chargea Bourrit d'y édifier – à ses frais – un refuge. Malheureusement l'ambassadeur fut peu après fait prisonnier par les Autrichiens lors de son passage des Grisons ; Bourrit convainquit alors Félix Desportes, résident de France à Genève, de prendre en charge l'érection, et celui-ci lui confia la somme de deux mille francs pour mener l'entreprise à bien. Le conseil municipal céda gratuitement le terrain nécessaire. En dépit de son nom, le

« Temple de la nature » est l'ancêtre de tous les refuges de montagne : de forme octogonale, on y trouve déjà des lits, un miroir, une cheminée, une table ainsi qu'un « livre des amis ». Une autre conséquence de cette construction fut que, pour la mener à bien, l'aubergiste Tairraz, qui possédait alors une sorte de monopole sur les mulets montant au Montenvers, dut faire élargir le chemin pour acheminer les matériaux : désormais, on pouvait atteindre le site sans descendre de sa monture.

Hélas, le vandalisme existait déjà et dès 1803 le « Temple » était à moitié en ruine, la plupart des ustensiles avaient été volés, le miroir était brisé, le loquet forcé. Bourrit trouva un autre mécène, Doulcet de Pontécoulant, alors préfet à Bruxelles, pour payer les frais de la réfection.

Cette année-là, Bourrit monte au Brévent pour son soixante-quatrième anniversaire. Toujours friand de rencontres féminines, il est ravi d'y rencontrer « une aimable et jeune Anglaise, la première de son sexe qui y soit jamais parvenue » : Miss Harriet Eckersall, de Bath, fait alors son tour de Suisse avec son cousin et futur mari, l'économiste Thomas Robert Malthus – le malthusianisme, c'est lui –, dont on ne sait pas s'il l'accompagnait dans cette excursion. La même année paraît son dernier ouvrage, la *Description des cols, ou passages des Alpes*, par « M. Bourrit, Chantre de l'Église-Cathédrale de Genève. Et Membre de l'Institut des Sciences, d'Agriculture et Arts de Boulogne-sur-Mer ». On a les titres qu'on peut... Le livre est essentiellement consacré à vanter ses propres mérites, le plus souvent de manière grotesque : Bourrit y échappe vingt fois à la mort, il tente au péril de sa vie de sauver de la noyade le vieux curial Paccard (père de Michel-Gabriel), et l'on comprend bien que, si

Bourrit n'a pas fait la première, ni même la deuxième ascension du mont Blanc, c'est tout comme, et cela n'est vraiment pas de sa faute. Cela commence dès la préface. « Le genre descriptif et souvent sentimental qui y est employé, précise l'auteur, dispose l'âme à la méditation des objets nobles et grands qui y sont offerts, et les idées les plus sublimes de l'illustre De Saussure, ses recherches sur les révolutions du globe *et celles que j'ai faites* complètent en quelque sorte tout ce qu'on avait dit d'intéressant sur cette riche matière. » Incorrigible Bourrit : qu'il s'associe à la renommée universelle du savant genevois, on le comprend, mais quand a-t-il fait lui-même la moindre recherche sur « les révolutions du globe » ?

La réputation de l'historiographe est alors telle, et si exagérée, qu'on ne craindra pas d'affirmer que si Bonaparte s'était adressé à lui en 1800, le passage de l'armée d'Italie en aurait été grandement facilité... Il est devenu citoyen de Genève en même temps que tous les autres natifs, en 1791, et a écrit un *Essai sur la musique d'église* (manière de s'acquitter de ses manquements à sa charge de chantre, pour lesquels il subira de nombreuses réprimandes ?). Deux ans plus tard, il est membre, comme Saussure, de l'Assemblée constituante à Genève, et montre là un courage certain à défendre les institutions de son église : « Ce que Calvin n'a pas réformé ne doit pas être changé », explique-t-il. En 1806, il est invité à l'inauguration du tunnel du Simplon. Les Chamoniards savent ce qu'ils lui doivent dans le développement du tourisme ; Bourrit (bien que protestant) a été jusqu'à solliciter, avec succès, une dispense de l'évêque d'Annecy afin que les touristes puissent manger gras sur la route de Chamonix !

En 1812, Bourrit voit pour la dernière fois la vallée. Il a soixante-treize ans et est paralysé des jambes. Il meurt

sept ans plus tard, en 1819, ayant passé ses dernières années dans une pièce où la fenêtre donnait sur les montagnes. Il n'est jamais monté au mont Blanc mais, pour le meilleur et pour le pire, a fait plus que tout autre, plus que Balmat ou Paccard, ses conquérants, pour sa réputation. Mais c'est là le dernier et le plus grave des méfaits de Bourrit : il a réussi à falsifier cet événement historique qu'est la première ascension du mont Blanc, dont l'énigme n'a été définitivement levée qu'en 1986, deux siècles exactement après cette conquête. Mais cette falsification, Bourrit n'aurait pas pu la mener à bien si les deux héros de l'aventure, Michel-Gabriel Paccard et Jacques Balmat, n'avaient pas été des personnages si surprenants.